

J'AVAIS 19 ANS

UN EXTRAIT DE JOURNAL

JAN PETERS

2

... En route je m'arrête chez Josch et Grobi dans le Putti. Il n'y a personne. Je coince un mot dans la porte pour dire que j'ai le projecteur Super 8 avec moi et que c'est à eux d'apporter le film et la cassette avec la bande son et qu'ils viennent me chercher à la Davenstedter. Pieds et baisers.

À la Davenstedter il y a du gratin de pâtes et de la salade. Ceux qui habitent ici ont dix ans de plus et sont tous militants. Le gratin est encore dans le four quand j'arrive, mais le débat est lancé. Barbara s'est fait stériliser.

L'amour et la sexualité sont in-sensés dit Eva, avec une pause. Si c'était en accord avec notre démarche dans la vie militante – raisonnée, à fin utile, ritualisée – ça ne devrait jouer qu'un rôle mineur dans notre vie. Mais ce n'est pas le cas, objecte Barbara.

Justement, c'est ce que je dis, répond Eva. C'est toujours le bazar, tu vois. Toutes ces discussions relationnelles, ça prend au moins autant de place que toutes nos autres discussions rassemblées.

J'ai eu deux avortements, dit Barbara, et je ne m'imagine pas avoir des enfants. Quand j'entends ce bla-bla « revenir au ventre et au corps » je pense toujours : revenir de la lutte pour une meilleure société, une meilleure vie. Ça me paraît toujours comme une capitulation, une tentative de s'arranger, d'organiser son petit bonheur.

Beate : Mais une utopie révolutionnaire n'est pas pensable sans enfants. Même si au fond nous n'y croyons plus, elle est aussi la promesse de la faire advenir avant l'heure, non seulement dans nos actions, mais aussi dans nos relations et formes de vie.

À vrai dire, cette vague de stérilisations me fait peur, dit Thomas.

Barbara, sur un ton d'ironie: Je n'en doute pas.

Rire général.

Thomas: Non, ce n'est pas ce que je veux dire.

Il a bien raison, dit Eva. Mais il faut distinguer la discussion menée côté hommes ou côté femmes.

Moi aussi j'y ai déjà pensé, je dis, parce que je veux fayoter auprès de Barbara. À cause de toutes ces conneries de contraception. Ça serait une issue. En plus du coup, ça ne serait pas toujours à la femme... Mais c'est justement ce qu'elle veut dire, m'interrompt Beate, exactement ce sentiment *no-futur*.

Je me dis c'est peut-être un compliment.

Pour de vrai, confirme Eva, toujours cette mentalité cowboy. Il était solitaire mais plus rapide. Eh les mecs, dit-elle, faites une coupure nette et on n'en parle plus. Surtout pas de conflits, pas de problèmes au lit.

Je regarde Thomas en cherchant du soutien, il regarde le four.

Je pense que c'est prêt là maintenant, il dit, prend un



Jan Peters, photographie de Silke Schatz et Martina Schmid, 1985

torchon de cuisine et pose le gratin sur la table. Des problèmes au lit, je dis, et ça me fait rire parce qu'au milieu de la phrase seulement je me rends compte qu'il sera déplacé si je raconte que ce matin avec Kerstin pour la première fois de ma vie, je suis venu deux fois de suite. J'attrape un fou rire quand Barbara se sert sur-le-champ, comme une affamée, en luttant désespérément avec sa fourchette contre les fils du fromage fondu. Beate et Thomas ne comprennent pas ce qu'il y a de si drôle, mais Barbara, qui a maintenant en plus des fils de fromage pendus à son poignet se laisse gagner par mon rire et sa fourchette tombe dans le gratin. Ce qui fait également rire Eva. Et à partir d'un certain moment, ce sont finalement les rires des autres qui font que je ne peux plus m'arrêter. Même Beate sourit maintenant, et Thomas me passe le torchon pour que je m'essuie les larmes du visage.

Après le gratin, il y a du café, et je deviens nerveux parce qu'on ne vient pas me chercher. À onze heures je vais à la fête au coin de la rue. Barbara voulait venir aussi, mais finalement elle est trop fatiguée. Thomas a commencé une discussion sur l'importance des fêtes. Même Barbara connaît SMASCH.

La fête dans la Egestorfstrasse est décevante, personne ne danse, il y a du monde assis dans la cuisine. Dans une des pièces, la stéréo hurle « Love will tear us apart, again », quelques personnes sont debout contre le mur de la chambre. Josch aussi, il fait la gueule parce que je n'arrive que maintenant. Grobi est parti à la fête à l'hôtel, pour voir si j'ai pas mal compris le plan et ne serais pas en train de les attendre là-bas. On met une chaise que Josch a trouvé dans la cuisine au milieu de la piste de danse, sur la chaise on pose une caisse de bières vides couchées, et on installe le projecteur Super 8 dessus. Josch rembobine la cassette jusqu'au début, la fait défiler jusqu'à ce que le réveil enregistré comme signal de départ ait fait trois fois bip. Ensuite, il ressort la cassette du lecteur et avec l'index la retourne en arrière d'une demie rotation. Grobi ne revient toujours pas de la fête à l'hôtel. Je cours dans la cuisine et je hurle :

Le comité central du chaos mineur pour la propagande et l'action militante présente maintenant le film SMASCH – vivre et être vécu lors du conflit en mai dernier sur la démolition du silo de charbon dans le Putti.

Début du film dans deux minutes.

Certains se lèvent.

Encore une minute.
Même pas quinze personnes dans la pièce où on danse.
Encore trente secondes.
Avec Josch on se fait un signe de tête.
SMASCH hurlons-nous en même temps.

Je démarre le projecteur. Dès la première image, Josch démarre le son. Tandis que j'ajuste la mise au point, je sens un chatouillis à la jambe. Je n'ai pas engagé la pellicule correctement dans la bobine réceptrice, elle descend le long de ma jambe jusqu'au parquet peint en blanc laqué. Si j'arrête maintenant, le son ne sera plus synchrone. C'est pour ça que j'essaie de guider le film en marche sur la bobine vide. Au troisième essai, ça marche. La bobine réceptrice résorbe rapidement les mètres de pellicule étalés par terre. Mais j'y ai ajouté un double tour et dois rester pendant toute la projection derrière le projecteur, en tenant avec les doigts une sorte de boucle de sécurité, pour empêcher de tordre la pellicule.

Josch pense que ça fait des rayures.
Mais m'apporte quand même une bière de la cuisine.
Sur le mur blanchi de la pièce, 18 images par seconde défilent avec des prises de l'univers, de la voie lactée, de notre système solaire, de la terre, filmés à partir de l'atlas de géographie, et un commentaire à voix grave sur fond de musique dramatique annonce :

Tout est calme dans l'univers. D'après un calcul de temps terrien et occidental, on écrit l'an 1986, plus précisément : le 20 mai. C'est le printemps dans l'hémisphère nord.

À l'image, une carte de l'Europe et de l'Afrique du nord.
Commentaire : En Europe, des légères perturbations ici et là.

Une main avec une allumette qui brûle vient dans l'image et allume un petit tas de têtes d'allumettes cassées. En Libye, Tripoli disparaît en un jet de flammes, avec des grondements de tonnerre, plan de coupe pour l'Union Soviétique. À nouveau une main avec une allumette qui brûle, cette fois-ci elle met le feu à un tas de têtes d'allumettes près de Kiev : grondements de tonnerre suivis d'un commentaire :
Donc, nous disions : tout est calme dans l'univers. Tout ?

Plan de coupe vers une carte de la Basse-Saxe. Sur la capitale fédérale, la flamme d'une bougie chauffe-plat vacille. Commentaire : Non, à Hanovre une poignée de pirates du dimanche contestataires résiste et s'entraîne pour les olympiades.

Plan de coupe sur une horde de squatteurs encagoulés qui projettent d'énormes blocs de polystyrènes depuis un auvent sur un autre groupe encagoulé, situé en dessous d'eux dans la cour. Les blocs sont réceptionnés par ceux-ci et renvoyés vers les supérieurs, etc. Accompagné de la musique de ZK.

Grobi revient de l'hôtel avec Manni et gueule au milieu de la projection :

À l'hôtel il y a une méga-teuf.

Tout le monde est là-bas.

Accélère le projecteur, il faut qu'on y aille.

Des applaudissements modérés à la fin du film, et ils ne sont pas encore fini qu'un vrai blond, probablement l'hôte, remet déjà la musique. *This is not a love song*. On a compris et on remballé vite.

Manni a une vieille Daimler avec laquelle on retourne à l'hôtel. Comme figure de calandre, il a enfoncé un marsupulami en caoutchouc sur l'étoile de Mercedes.

Devant l'hôtel, il y a foule. L'escalier aussi est plein de monde, en plus des habituels meubles mis au rebut et des sacs poubelles pas descendus. Je ne passe presque pas avec le projecteur à la main. Au troisième étage je tombe tout à coup sur Kerstin. Ça a tout d'une syncope, je manque de lâcher le projecteur. Kerstin et Tanja sont sur le départ. J'essaie de faire durer la conversation. Je n'arrive pas à savoir si elles veulent aller se coucher ou se rendre ailleurs.

Kerstin profite sans vergogne de mon handicap dû au projecteur et me pince sans arrêt les côtes. En guise d'adieu, elle mime une gifle qui finit comme un truc entre une caresse et un pincement de joue. À cause du putain de projecteur que je tiens à la main, je ne peux même pas retenir sa main, et encore moins lui voler un baiser.

En pleine lutte pour atteindre le quatrième étage je m'imagine sonner chez elle cette nuit, et me coucher à côté d'elle et de Tanja.

En haut, la cuisine réorganisée en dance floor est pleine à craquer.

Josch est sceptique : Il va y avoir de la bagarre si on éteint la musique maintenant et qu'on commence à tout monter. Grobi propose une action commando : la TDFR en action. Troupe de Démarrage de Film Rapide.

Lui et moi sur le champ de bataille de la piste de danse, l'un avec le projecteur, l'autre avec un tabouret de bar sous le bras. Celui de devant tire l'alimentation électrique sur son passage, que celui de derrière sécurise en marchant dessus avec adresse. Tandis que Josch intervient simultanément sur le front de la chaîne stéréo. Mettre la cassette direct et la démarrer, sans la caler au préalable. Le film commencera cette fois exceptionnellement sur de la musique.

Collectif KCZRFPUA, *Apocalypse Wow Tour*, collage, 1984

On se planque tous les trois dans la salle de bain, on engage la pellicule à peu près à la dixième image après le début du film dans le projecteur. Mais tout à coup la bobine réceptrice a disparu. Elle est probablement dans la Egestorfstrasse. Le TDRF commando est désarçonné.

Retourner en arrière maintenant signifie perdre des minutes précieuses et peut-être rater le moment de la plus grande affluence du côté des spectateurs. Grobi sort un seau de ménage de derrière un rideau et le propose comme bobine réceptrice.

Je ne suis pas sûr que 27 minutes de salade de film super-8 y tiendront.

Josch fait tomber les fringues de la caisse à thé, transformée en tonneau à linge, dans la baignoire. Maintenant on a un tonneau récepteur.

L'intervention se déroule comme prévu. Jusqu'au moment où Josch veut démarrer la bande. Elle n'est pas rembobinée. Pendant le bref silence hors programme, certains usagers de la piste de danse rouspètent à voix haute, ruiselant de sueur, qu'ils préféreraient continuer à danser.

C'est un film de danse ! Avec plein de musique ! Avec plein de bonne musique, hurle Grobi. Vous pouvez continuer à danser en même temps que le film défile. Le comité central du chaos mineur vient d'élargir son programme. Propagande, action militante et entraînement physique. Action militante par le mouvement. Musique !

Une fois que les pirates du dimanche s'entraînent pour les olympiades ont fini de se défouler sur l'écran, on voit dans le film, grâce aux mouvements maladroits de la caméra, les efforts des squatteurs (toujours cagoulés) pour mettre en état leur habitat conquis. Ce faisant ils se débrouillent à la bétonneuse et au mortier aussi mal que les cinéastes au panoramique. C'est peut-être aussi à cause du pétard qui passe de main en main dans un plan extensif.

Pendant que les images vacillent sur le mur de la cuisine, nous restons tous les deux près du projecteur en surveillant le système improvisé de réception. Josch se joint à nous, imite les héros de la toile, roule également un pétard, et le fait passer.

Nous voici comme les *homeless* de Chicago, debout autour du tonneau à feu, au lieu de nous chauffer les pattes et de fixer les flammes, on regarde avec fascination plus de 100 mètres de pellicule serpenter dans le tonneau à linge.

Le chemin inverse de la pellicule, du tonneau sur la bobine, n'est pas aussi simple que nous l'avions imaginé. Il faut remonter les 100 mètres entièrement à la main, en s'arrêtant constamment pour défaire tous les nœuds. On s'est à nouveau retirés dans la salle de bain. Grobi est exclu des travaux de rembobinage, pour cause de doigts gras. Il est couché dans le linge sale, avec un paquet de chips au paprika dans la baignoire.

La prochaine fois il faut faire une fiction, il propose. Il y aurait trois fumeurs de shit complètement accros au chips, mais toujours dans la dèche. Ils volent tout le temps des paquets de chips, dans n'importe quel supermarché. Mais c'est pas du tout rentable, entre le risque élevé de se faire attraper et l'exploit modeste. Voilà pourquoi les trois décident de remonter directement à la source, et de vider une usine de chips.

Ils sont tellement accros qu'ils se plantent tout le temps des chips dans les bras, après les avoir chauffé au préalable avec un *quibret*.

Un *quibret*?

Un briquet!

Christine entre dans la salle de bain, elle est un peu plus âgée, et selon les rumeurs, membre d'un de ces cercles clandestins, où on lit en cachette des textes de la fraction armée rouge. Elle aime jouer la prof légèrement à côté de la plaque, et elle kiffe surtout Grobi.

Je pense qu'elle aimerait se coucher à côté de lui dans la baignoire dans le linge sale.

C'est une superbe *lace appise*.

Je crois qu'elle trouve à peu près tout ce que Grobi dit vachement drôle. Mais peut-être aussi qu'elle rigole par politesse, parce qu'encore une fois, tous les trois on ne peut pas s'arrêter de pouffer de rire.

Ce dont il faut tout de suite débattre : Est-ce pire de ne pas pouvoir s'arrêter quand on veut ? Ou d'arrêter sans le vouloir ?

Ça, c'est justement la raison pour laquelle, au fond, Christine voudrait nous parler.

Finalement elle a dû rire par politesse.

Elle aurait quelque chose d'important à nous dire.

Vouloir ! Devoir ! Que savez-vous de ce qui se passe en moi ? Josch imite Peter Lorre dans *M. le maudit*. Est-ce une contribution au débat de pouvoir-vouloir, on ne sait pas vraiment, en tout cas à ce moment-là, Christine bafouille. Grobi en profite pour recommencer à pouffer dans sa baignoire. Le mal de tête vient de mon *crauma tránien*.

Mais Christine a quelque chose de tellement important à nous dire qu'elle ignore simplement notre attitude déplacée et pas sérieuse, dans son rôle de prof à côté de la plaque.

Si je la comprends bien c'est que, en tant que comité central du chaos mineur, on fait partie de ces groupuscules qui travaillent en quelque sorte à l'avènement du changement révolutionnaire du système politique. Et c'est pourquoi nous devrions aussi permettre une approche critique de notre démarche par les autres forces révolutionnaires.

Pas de problème, dit Josch.

Grobi se bourre d'une poignée de chips après l'autre, et moi je rembobine le film, hyperconcentré.

En clair, depuis des semaines, la tentative de transformer n'importe quelle fête à Hanovre en salle de cinéma, avec les projections incessantes de notre pélosch de propagande, produirait à la longue plutôt une attitude hostile que solidaire envers la maison squattée au Puttenser Felde, comme aussi en général au sujet de la lutte pour le logement. Ce qui risque d'avoir aussi des répercussions négatives à l'avenir pour des moments de mobilisation nécessaires, par exemple s'il s'agit de défendre l'espace de liberté durement acquis contre les forces de l'ordre.

Encore la bouche pleine et en train de mâcher, Grobi tient le sachet de chips à l'envers au-dessus de sa tête. Des miettes tombent sur son visage. Il se secoue.

On va mettre ta critique à l'ordre du jour de la prochaine session plénière du comité central dit Josch.

Je continue à rembobiner.

Ce qui rend accro c'est la sensation dans la bouche. Grobi écrase le sachet de chips vide et commande une poule au pot.

Faites servir à côté de la baignoire sur la *gable à tuéridon* !

Cette fois-ci il n'y a plus que Christine qui rigole.

Manni nous prête sa Mercedes. Mais il faut que je lui laisse la clé de mon mini-bus et que je lui confie où je l'ai garé. Je ne lui dit pas qu'il ne démarre pas le matin.

On retourne à la Egestorfstrasse pour chercher la bobine vide. Grobi et Josch ont convenu avec « Main dans les chiottes » de Hildesheim qu'on vient au Juzi pour montrer SMASCH après son massacre d'hygiène. Jusqu'à Hildesheim, on en a pour une demi-heure. Il est une heure moins le quart. Probablement le concert au Juzi vient juste de commencer. Je sais qu'il y a une crémaillère à Ricklingen. C'est sur la route...

LES LABORATOIRES D'AUBERVILLIERS AU JEU DE PAUME

Jan Peters :
rencontre et projection
Vendredi 14 décembre 2007, 19h-21h

À l'invitation du Jeu de Paume, les Laboratoires d'Aubervilliers proposent une programmation bimestrielle construite sur la base d'œuvres produites par les Laboratoires ou d'œuvres d'artistes en résidence. Chaque soirée, un ou plusieurs films sont présentés par l'artiste suivis d'une discussion avec le public.

Jan Peters est cinéaste. Il vit et travaille à Genève. Il est artiste associé aux Laboratoires d'Aubervilliers en 2004 où il réalise le film *13 ou 14*. Ce projet vient compléter la série de films entamée en 1990 avec *J'ai 24 ans*. Ces films, à raison de un par an, adoptent la forme d'autoportraits : l'artiste enregistre son environnement quotidien et adjoint aux images captées moult observations et commentaires.

Prochaine rencontre :
le 22 février 2007 avec Aurélien Froment
à l'auditorium du Jeu de Paume – Concorde
1, place de la Concorde – 75008 Paris
Tel : 01 47 03 12 50
<http://www.jeudepaume.org/>
Entrée gratuite sur réservation,
dans la limite des places disponibles.

**JEU
DE
PAUME**

13 OU 14 DE JAN PETERS

vidéo, 2004, 22'45

Peut-on comprendre le sens de la vie si l'on ne comprend pas le temps ? Pourquoi la vidéo, qui permet le « rewind », ne permet-elle pas aussi de remonter l'histoire ? Et une horloge qui tourne à l'envers ? Les archives ont-elles une espérance de vie ? Par quel étrange phénomène la mémoire collective renvoie-t-elle à des souvenirs personnels ? La télévision peut-elle rendre pacifiste ? Que reste-t-il de nos amours ?

Aujourd'hui, Jan Peters a 39 ans. Le moment d'un regard en arrière, à travers ces images qu'il tourne de manière systématique depuis une quinzaine d'années. Mais surtout, l'occasion d'interroger la notion du temps qui passe. Une déambulation solitaire et nocturne dans les Laboratoires d'Aubervilliers, le lieu qui l'a invité en résidence, sera le point de départ d'une intime et curieuse réflexion métaphysique. À travers un commentaire à la première personne sur des archives d'émissions télévisées sélectionnées à l'Ina (Institut national de l'audiovisuel), Jan Peters propose une réflexion intérieure mêlant tendresse, philosophie, humour et nostalgie. Les images d'actualité des années 1980, autour de sujets se rapportant à son histoire personnelle, semblent alors illustrer les chemins et les détours d'un processus mental actif.

À toutes ces questions moins naïves qu'elles ne paraissent, Jan Peters ne propose finalement pas de réponses. À moins que celles-ci ne se trouvent dans la forme même du film : la projection circulaire, qui renvoie à l'image de la boucle du film, nous suggère que la vie est un éternel retour.

Production : Les Laboratoires d'Aubervilliers.
Coproduction : Parc de la Villette, Institut national de l'audiovisuel